

Le beurre et la levure

Les deux fesses collées sur le sol de ma cuisine toute neuve, j'observe le four. C'est un grand paysage aux couleurs d'or, bercé de tendresse et d'odeurs sucrées. Ça ronronne tranquillement dans la pièce, petit endroit bien chaud sans autres bruits que la chaleur tournante et la levure qui travaille.

J'étais petite, dix ans peut-être, quand j'ai fait pour la première fois cette recette de madeleines. C'était avec Maman, nous les avons apportées à Mamie, à l'hôpital. Nous voulions la sortir des repas sans âme qu'on lui servait là-bas, enfin Maman le voulait, moi je ne comprenais pas. Nous avons fait le long trajet jusqu'à l'hôpital avec la jolie boîte et l'odeur qui l'accompagnait. Ça sentait bon dans le couloir, j'avais bien envie d'en piquer une ou deux, mais patience.

Une fois arrivées dans sa chambre, tout s'est effondré. L'odeur a disparu, et nos madeleines tendrement cuisinées gisaient dans les mains de Maman qu'elle tendait obstinément vers la bouche de ma grand-mère. Rien ne passait ses lèvres qui ne parlaient plus. Son visage inerte, mou, n'exprimait rien, je ne sais même pas si elle nous entendait.

Je suis restée dans un coin, peinée par ce geste vain, déçue ou terrifiée. Ces madeleines ne servaient à rien. Le constat était simple, Mamie était incapable de les manger. Nous avons été trop optimistes, ou aveuglées peut-être, c'était trop dur. L'attention était attendrissante mais maintenant que nous étions là, tout cet amour dont les madeleines étaient pleines n'avait nulle part où aller. Elles étaient inadéquates, terriblement maladroites. De l'amour perdu, dit avec mes mots d'aujourd'hui, c'est peut-être ce que je ressentis ce jour-là.

En rentrant, dans la boîte en métal, les gâteaux un peu trop cuits étaient toujours là, par dizaines, moins seulement les quelques-uns que j'avais finalement mangés dans un coin de la grande chambre blanche pour faire passer le temps pendant que Maman tentait de nourrir sa mère. Je n'ai pas souvenir de ce que nous avons fait de tous ceux qui restaient. Peut-être que nous les avons mangés en pensant ensemble à Mamie toute seule dans sa grande chambre d'hôpital. Ou alors, peut-être qu'ils sont tout simplement restés dans leur boîte, oubliés, niés, enterrés.

Des années plus tard, sur le sol de ma propre cuisine, je reproduis à l'identique mes gestes de petite fille : l'attente patiente devant le four, en tailleur, penchée en avant pour avoir l'œil le plus proche possible des rondeurs des madeleines et de leur chaleur tellement réconfortante. Une grosseur timide commence à s'annoncer. D'autres l'imitent, le four se change bosse après bosse en un espace vallonné. Certaines débordent, forment alors deux collines reliées. Ça gonfle encore un peu, mais la pâte reste trop molle, j'attends que ça monte, que ça se craquèle sur les bords. Je veille en silence à leur couleur parfaite, à l'adéquation idéale du croquant au moelleux. D'une certaine manière, je me recueille devant le beurre et la levure en communion. Je rêve d'un monde où les montagnes seraient luisantes comme le gras à 200 degrés, un monde où l'écorce des arbres serait sucrée, un monde de gourmandises, partout... un monde d'enfance où les grands-mères font des colliers de perles.

Mais je ne suis plus une enfant et Mamie n'est pas là, les madeleines ne sont pas pour elle. Aujourd'hui, j'attends toute seule que tout le monde arrive. Elles sont pour ces gens qui viennent à la maison fêter l'anniversaire surprise de Marion. J'avais très envie de faire des madeleines pour l'occasion. Il m'a semblé que c'était une forme idéale pour faire la fête, petite et pratique. On peut danser une madeleine à la main. La maison est prête à accueillir le monde : décorations, verres, boissons, provisions, tout y est. Le point final, ce sont ces gâteaux qui s'entassent petit à petit sur le plateau que je leur réserve. Il ne reste plus qu'une fournée à sortir du four.

Ça sonne, c'est l'heure. Je me relève tant bien que mal, déplie mes jambes ankylosées. La porte s'ouvre sur quatre amis. Quatre. D'un coup. Déjà.

Ils entrent, mettent un bazar de manteaux dans l'entrée et commencent à déposer sur la table des boissons supplémentaires, des cakes, des tartes, des apéros, et une multitude de bonnes choses pour faire la fête. Nous sommes désormais plus que prêts puisqu'il y a deux fois trop à manger. Je vais justement récupérer les dernières madeleines dont la cuisson doit être terminée, si ce n'est un peu prolongée. La craquelure, en effet, est légèrement trop profonde, le doré presque marron, mais il fallait bien ouvrir la porte. Je laisse le plateau en cuisine avec les autres desserts, mes gâteaux attendront ici que leur heure vienne.

Et puis ça sonne une deuxième fois, puis une troisième, puis presque incessamment. Les invités sont partout, plusieurs dizaines, dans chaque coin de l'appartement. Je ne maîtrise plus rien, ne connais pas tout le monde, et n'ai même pas dit bonjour à la moitié d'entre eux. Un murmure se propage dans l'assemblée, électrise l'air : Marion arrive dans deux minutes. La surprise est parfaite, nous faisons silence pour qu'elle ne se rende compte de rien. Il y a un instant de flottement, un bruit dans le couloir, c'est elle ? Enfin, elle sonne, on ouvre, et à peine a-t-elle passé l'entrée que l'explosion saisit nos corps et nos voix. Nous hurlons tous ensemble : « SUR-PRISE ». Alors, la foule libérée de son secret, se laisse emporter. Plus rien ne compte d'autre que son visage, des verres renversés tombent à terre, les bras s'emmêlent, je m'écrase moi aussi contre Marion qui hurle une sorte de merci dans mon oreille. Nous sommes trop nombreux pour discuter.

Maintenant la fête commence véritablement. Ça grouille de partout, nos corps en mouvement se croisent et se cognent, les gâteaux apéritifs s'enchaînent, on chante ensemble, mange sans compter, boit sans question. La proximité nous monte à la tête et la musique avec. Nous ne pensons pas aux voisins. Je ris un peu, explique à un inconnu qu'il est chez moi après qu'il m'ait demandé qui j'étais. Il ne comprend pas, trop de bruit, il fait semblant d'avoir entendu, rit à son tour et s'en va.

Pause. Les deux fesses collées sur le canapé cette fois, je souffle pour la première fois depuis le début de la soirée, j'ai les jambes fatiguées par l'alcool et le mouvement. J'observe devant moi l'entassement des gâteaux sans histoires apportés par les invités. Les gens se sont servis dans la cuisine. Je ne contrôle absolument rien, exactement comme si j'étais chez un étranger. Le gâteau d'anniversaire est arrivé sans que je le remarque, dans une semi-pénombre, les bougies ont été soufflées à la va-vite sur un coin de table et des cadeaux dont je n'ai rien vu ont été ouverts. Sur les tables, ça regorge de sucre, de beurre, de sel et de levure. Personne ne demande rien. Personne n'interroge la provenance des mets qui font si joliment briller leurs doigts. On mange comme on se demande : « ça va ? ». Personne n'attend de réponse mais simplement la satisfaction d'un vide rempli, en l'occurrence celui de l'estomac. Le salon est plein, on se serre, on augmente le son de la musique pour danser très près, pour remplir toujours plus, l'espace, le corps, l'air, les sensations, quitte à abandonner et perdre pour toujours son verre à moitié bu. Pas le temps de m'arrêter, on me prend par la main et m'emporte sur la piste de danse.

Les madeleines. Elles sont quelque part perdues dans le tumulte. Je pense à elles.

Je tourne sur moi-même, la musique est belle. Ils ont tout mangé, en quelques minutes, le grand plateau avalé par la foule. Mes petites merveilles de solitude ont été empoignées dans le salon, violemment déchiquetées, elles ont été malmenées, passées de main en main, mises à nues par des dents voraces. Je me déhanche encore un peu, je ne connais pas cette musique. Je suis fatiguée, je fouille la pièce du regard pour trouver le plateau où je les avais mises. Je me détache doucement de cette fête. Leurs désirs insatiables ont profondément violé la douceur de mon souvenir. J'en aperçois même un qui rit si fort que de grosses miettes s'échappent de sa bouche et vont s'écraser sur le sol. Je n'appartiens plus vraiment à cette soirée.

Personne n'a voulu de la recette, ni félicité celle qui les avait faits, ni même demandé qui était le ou la cuisinière derrière tous ces jolis gâteaux. C'est peut-être trop espérer. La foule a fait de mes madeleines des petites choses sans histoire. Elles sont devenues anonymes. Si seulement ils savaient que pour moi, elles incarnent une personne entière, le souvenir d'une femme dont la rondeur et la douceur étaient une recette secrète. Mais moi et mes souvenirs n'avons rien à dire. Elles étaient là pour être mangées. Je ne veux plus danser. Je pense à elle.

Cinq dernières survivantes reposent sur le bord d'une table basse, en équilibre au-dessus du vide. Je les sauve de ce grand bain de foule, les rassemble dans le creux de ma main et pars dans la cuisine pour les mettre à l'abri dans le fond d'une boîte métallique. Une boîte de madeleines. Mon dernier souvenir de toi.

Je glisse doucement sur le sol, jambes croisées, tête posée contre le tiroir à couverts. Je respire et invente un silence, personne ne vient, ça danse encore là-bas. Mes oreilles bourdonnent de fatigue, de tristesse ou parce que la musique est trop forte. Je me concentre dessus pour oublier le reste. Personne, il n'y a personne autour de moi. Je glisse dans ma bouche un gâteau encore frais, je savoure cette recette que je n'aurais certainement pas dû faire, pas ce soir. Il y a des saveurs qui ne se goûtent que seul.